



## Inès Etcheto Reisz

Elle porte un prénom de princesse de légende, et elle le porte à merveille, car c'est une vraie princesse, par l'allure, l'extrême distinction, l'élégance de sa pensée. Elle règne avec discrétion sur cette institution, s'effaçant volontairement, ne voulant pas prendre de place dans le paysage humain. Mais elle attire tous les regards, et les hommages. A la fois très entourée et très secrète. Il n'est pas pensable de l'interviewer au sens traditionnel du terme, avec une batterie de questions plus ou moins judicieuses ou adaptées. Il s'agit plutôt d'une suite de rencontres au détour d'une des rues de cette grande Cité que sont les Invalides. Non qu'elle ne veuille parler, non qu'elle redoute de s'exprimer. Car elle s'exprime avec beaucoup de précision et une mémoire finement gravée quand elle décide d'entrouvrir une porte de son passé. C'est pour mieux faire respecter sa liberté, son droit de dire non, de définir son paysage puisqu'elle est dans une structure collective par définition. -1-

Elle aime s'isoler sur un banc avec un livre, elle en lit souvent par jour, quand les autres vont dîner. Elle aime avoir un seul interlocuteur à qui elle se consacre et qui se consacre à elle. Un beau soir de septembre, alors qu'elle discutait avec Jacques Bravo « son » photographe, précisément sur un banc, près de la du bassin où bruissent les jets d'eau, elle lui dit avec coquetterie alors qu'elle me voit avancer vers eux « je suis sûre que celui-la va venir nous...déranger ». Puis elle me fait languir avant de me faire une petite place. Elle m'annonce qu'elle n'a rien à dire. « Je suis vieille, dit-elle » mais elle n'en pense pas un mot et cherche dans nos yeux le plus aimable des démentis.

Mais comme est civile, courtoise, souvent amusée de notre ténacité, elle nous délivre deux bribes d'informations qui doivent couper court à toute intrusion.

Etcheto parce qu'elle s'avoue basque, qu'elle se veut basque tout en ayant hautement rempli son devoir, et très au-delà, au service de la nation française. Elle n'a pas attendu le printemps 44 pour rentrer dans la Résistance. Elle aussi a été de « tous les combats » dont elle ne parlera jamais.

Elle se définit : « Vierge et martyre ». formule dont chacun ici fait son miel et peut interpréter en fonction de la connaissance qu'il peut avoir de sa bio. Puis elle continue sur le même ton, léger, comme pour confirmer une évidence ou une vérité connue de tous : « j'ai épousé mon mari pour lui faire plaisir. » Elle est ainsi devenue Madame Reisz, par une sorte de convenance. Et la grande affaire de sa vie a été son fils. Au détour d'une conversation qui s'égaillie elle avoue avoir eu, plusieurs fois, envie de mourir. Et, puisque nous sommes toujours là, elle effleure la question des camps de la mort, pour ne plus en parler. « j'ai essayé d'en parler à mes proches, surtout à ma mère. Mais j'ai entendu derrière une cloison, alors que j'essayais de m'endormir, une voix dire « ce n'est pas possible, ce que raconte Inès. Elle doit mentir » ! Alors elle n'a plus jamais rien dit de Ravensbruck, de Bergen Belsen. L'égoïsme et l'indifférence de ceux qui n'avaient rien risqué lui ont imposé silence. Elle a du se réinventer une autre vie.

Un autre jour, seize heures, rendez-vous pris de la manière la plus conventionnelle, elle ouvre la porte de sa chambre, les écouteurs sur les oreilles, un très joli foulard à damier à la main. « pas aujourd'hui messieurs, je suis mal fichu, sans doute à cause de ces variations de température » c'est vrai sa voix est plus rêche, proche de l'angine. Confus, nous allons nous éclipser, mais elle nous retient : « vous savez, je ne ferme jamais ma porte à des hommes, quand je suis là. » (elle demande au docteur Linch de confirmer). Je ne ferme quand que je n'y suis pas. » Elle toussote un peu, effectivement nous convenons qu'elle est un peu enrouée. Elle reste sur le seuil, discrète, affaiblie mais toujours primesautière. « je préfère que vous revoyions demain si c'est possible. Demain je serais toute à vous » ses yeux de jade pétillent. Elle nous raccompagne même sur le palier, le carrefour des deux couloirs, comme si elle était chez elle.

D'un signe de tête complice, elle salue Maurice Acquistapace qui passe avec une escorte dévouée et gracieuse. Il salue Inès qui le plaisante sur ce don qu'il a de n'être jamais seul. Elle a désormais quatre hommes auprès d'elle. C'est loin de lui déplaire. Et elle avoue apprécier beaucoup la courtoisie de Maurice. Puis elle se cache derrière son foulard.

Voici donc le moment de prendre congé. Nous reviendrons demain lui faire la cour.

Elle ne nous dira rien des nazis, des bourreaux. Elle dit simplement qu'elle a fait ce qu'elle devait faire. Le jour où le bateau de son père est torpillé, elle entre en résistance. Dès le 28 mai 1940...elle prend la relève. Puisqu'elle connaît bien la région de Bordeaux, elle y aide sa mère qui tenait un hôtel, elle glane des renseignements, écoute, rapporte. Elle a 27 ans et devient un rouage essentiel de son réseau.

Grâce à son audace réfléchie, elle « infiltre » le commissariat de Bordeaux, et les renseignements qu'elle obtient lui permettent de mettre à l'abri des résistants dénoncés. Elle fait passer en zone non occupée, des renseignements stratégiques et de futurs combattants qui veulent rejoindre les Forces Françaises Libres. Elle tiendra jusqu'au 9 octobre 1943 : la Gestapo l'arrête. On sait ce que cela veut dire. En dépit du traitement barbare, elle ne lâche rien.

Ravensbruck. Elle profite d'une mise en quarantaine- les nazis veulent juguler une épidémie de typhus- pour tenter de s'évader. Mais son projet est « éventé ». Elle est punie, on l'envoie à Bergen Belsen, un des camps les plus meurtriers. « Soumise à un régime inhumain », quand les anglais la libèrent avec ses compagnons, elle est dans un état de faiblesse qui fait craindre le pire, beaucoup de déportés vont mourir à leur retour. Le 20 mai 1945 elle arrive au Lutétia où l'on regroupe les survivants, provisoirement.

Mais elle écourte sa convalescence pour aider sa mère à tenir l'hôtel. Dix ans plus tard, elle s'installe à Paris, se consacre à son fils tout en travaillant comme bénévole à « La France Libre ».

Elle ne veut pas que sa biographie dépasse ces quelques lignes.

Elle ne dit rien de la Légion d'Honneur, de sa médaille Militaire et de sa croix de Guerre 1939-1945 avec palme.

Elle est pensionnaire ici depuis avril 1999. Le général Gobilliard la définit d'une formule : « comportement exemplaire de sérénité, d'humour, et de courtoisie. Son sourire nous éclaire... ». Un sourire très personnel : quand elle sourit, elle ne nous regarde plus directement, elle regarde au loin comme dans un miroir qui reflète ces années écoulées où elle ne s'est pas reconnue. Elle a comme un sourire de connivence avec la jeune femme qu'elle était, qu'on a essayé de mutiler, sans la briser. On a l'impression qu'elle sourit à ce miroir un peu piqué, qui lui renvoie des images de moins en moins contrastées. Humour ? oui ! Mais sans doute en pensant à ce qu'en a dit Baudelaire « l'humour est la forme la plus élégante du désespoir ». Or Inès Etcheto, qui ne veut porter que le nom de son père coulé par les allemands, est l'élégance même. Elle a parfois des allures de femme de lettres des années trente. Mais une romancière qui ne publie rien, qui emportera ses secrets alors qu'elle a tant de choses à nous dire. C'est une Antigone qui a parfois le sourire fragile des héroïnes de Marivaux. Une héroïne qui ne veut surtout pas l'être car elle sait que tous les hommes sont des Créon et que dans l'amour, il n'y a ni jeu ni hasard. Pour ne pas rester sur ce mystère que nous pourrions tenter d'approcher, elle nous fait une promesse qui nous donne congé. Elle a pris son fauteuil qui lui sert de caddy porte-livres : « je vous montrerais, un jour, une photo de moi quand j'avais vingt ans » .

Puis elle s'éloigne de son pas régulier et précis, emportant ses livres et emmenant son mystère. Vingt ans, c'était avant l'heure des bourreaux.